

Préface

Lorsque l'on se retourne sur l'histoire du rugby à XIII français, c'est certainement l'inépuisable force de conviction de ses acteurs qui marque en premier lieu les esprits. Depuis son apparition en France au début des années trente, cette pratique sportive à nulle autre pareille, faite de rapidité, d'agilité et d'initiatives souvent flamboyantes, a souvent et durement été attaquée au nom d'idéaux contraires à toutes les valeurs du sport, jusqu'à être éradiquée un temps de l'échiquier du sport français pendant les heures sombres du gouvernement de Vichy. Mais à chaque fois, envers et presque contre tous, le rugby à XIII français s'est relevé et a continué à avancer, sans jamais renoncer. Aujourd'hui encore, à l'heure où le sport et l'argent ne font pas toujours bon ménage, le rugby à XIII français veut affirmer sa place, veut conforter ses idéaux et veut démontrer aux yeux de tous qu'il est une discipline sportive hors du commun. À l'heure où le nombre de ses pratiquants est en constante augmentation, où patiemment sa couverture télévisuelle s'ouvre vers de nouveaux horizons, avant d'accueillir la prochaine coupe du monde à l'automne 2013 et à l'heure où enfin il cherche à achever la construction d'un système original où la pratique du haut niveau parvient à s'inscrire dans le respect des ses principes fondateurs, il est certainement bon de rappeler que si le rugby à XIII peut

“Jep”

afficher ses légitimes ambitions, c’est avant tout parce qu’il est véritablement un rugby de liberté. Comment mieux mesurer cette vérité, sinon en évoquant la vie de l’un de ses plus talentueux joueur et entraîneur, de celui qui, de Villeneuve-sur-Lot à Saint-Gaudens, en passant par le XIII de France, a marqué l’histoire de son sport jusqu’à en avoir écrit les plus glorieuses pages ? Les dirigeants d’aujourd’hui puisent certainement la force d’inventer l’avenir à travers ces merveilleux moments du passé qui sont si bien relatés par le présent ouvrage. C’est parce que les treizistes ont chéri cette liberté et parce qu’ils ont cherché à la défendre que le rugby à XIII français peut regarder quiconque droit dans les yeux, sans baisser le regard, avec fierté et ambition. Je remercie les auteurs de cette émouvante biographie qui vient nous rappeler l’exemple de nos grands anciens et vient évoquer ces beaux instants du passé qui augurent certainement d’un futur plein de promesses. Surtout, à travers l’évocation d’un meneur d’homme hors du commun, il sera certainement possible à tous les lecteurs de mesurer pourquoi le rugby à XIII français, comme peu de disciplines sportives, a toujours su révéler des hommes et des femmes exceptionnels. Certainement en raison de cet amour infini qu’ils ont eu pour cette liberté, qu’elle soit d’agir ou de conscience.

Maître Nicolas LARRAT

Président de la Fédération Française de Rugby à XIII

DERNIER ACTE

Bou Diou! Qu’il a fait beau ce jour-là! Une carte postale. Pas un nuage sur le plateau des Serres, pas une ride sur le Lot, et, sur le dôme de Notre-Dame de Peyragude qui veille sur la vallée heureuse, à quelques kilomètres plus à l’est, un éclat de lumière permanent qui se voyait de cinq lieues à la ronde, comme une étoile. La nature s’était mise sur son trente et un. Vous l’avez remarqué vous aussi? Le jour où l’on enterre ses amis les plus chers, plus que des frères dans bien des cas, il fait beau comme un jour de bonne humeur obligatoire, comme une aube de printemps promise aux lendemains qui chantent.

Et c’est bien cela que l’on vit ce mercredi 22 juin 1988, par un après-midi éclatant, comme seule l’Aquitaine sait en ménager à ses intimes. Aussi sont-ils pour la plupart en bras de chemise les costauds qui portent le cercueil, lentement, pas à pas, avec toute la solennité qui s’impose, sous le porche de l’église Sainte-Catherine, la belle basilique rose, jusqu’au pied des sculptures du chapiteau. Et les cadets et juniors de Villeneuve XIII, qui forment une haie d’honneur le long des marches, étouffent sous leur survêtement, aux couleurs verte et blanche, celles de l’équipe locale, les couleurs de toujours.

La bière est recouverte de deux maillots, celui de l’Union Sportive Villeneuvoise, et celui de l’équipe de France, avec le grand scapulaire blanc caractéristique, et, en haut à gauche, sur

“Jep”

le cœur, le coq flamboyant de la Ligue qui dresse sa crête vers l'adversaire avec un air de défi. Cette tenue a probablement été donnée par un ancien vainqueur de la Coupe du Monde, celle de 1951, contre l'Australie, dont le dernier match s'est joué dans l'immense Cricket Ground de Sidney, devant quatre-vingt mille spectateurs. Car le rugby à XIII français a gagné une Coupe du monde, lui, contrairement à son vieil oncle grincheux, le rugby orthodoxe, qui court toujours après un succès planétaire, toujours espéré et souvent promis, mais jamais encore réalisé, malgré les investissements massifs et les efforts de Tonton Albert et des gros pardessus de la chaussée d'Antin.

Tous ceux qui entourent le cortège sont sur la pointe des pieds et cherchent à les reconnaître ces joueurs de légende d'hier et ils se bousculeraient presque pour mieux voir ceux qui accompagnent l'Artiste dans son dernier voyage.

Du beau monde, incontestablement: pas moins de quatre internationaux, un ancien du bataillon de Joinville et un prestigieux représentant de l'époque de gloire du club ont chargé la boîte sur leurs épaules. Ils ont le cœur serré les «petits de Jep», la gorge nouée, les larmes à grand-peine contenues, ce qui paraît d'autant plus surprenant aux yeux de ceux qui regardent que la carrure, les traits émaciés, la silhouette sportive, paraissent inaltérés, comme au temps où ils étaient la terreur des défense adverses, sur les terrains de France, de Grande-Bretagne et des antipodes.

L'église est envahie par une foule d'une densité incroyable, où toutes les générations sont présentes. Elle déborde cette foule, se répand sur la petite place, bloque les rues de la bastide, le tout dans un silence impressionnant. Il y en a jusqu'au boulevard. L'abbé Georges Bales a le plus grand mal à retrouver un peu d'organisation dans la cérémonie. En tant

“Jep”

qu’ancien prêtre-ouvrier directement impliqué dans la vie locale et ami personnel de Jep, il a été choisi expressément par l’évêque d’Agen pour cette circonstance. Tout Villeneuve est là et certains sont venus de loin, de beaucoup plus loin que le département ou la région, comme s’il s’agissait d’accomplir un devoir impératif, auquel rien ne doit faire obstacle. Les commerçants sont sur le pas de leur porte, les passants en arrêt devant l’ampleur du phénomène, les employés aux fenêtres des bureaux, on dirait que la petite ville des bords du Lot a suspendu pour une heure toute activité pour participer, de manière unanime, à l’hommage rendu par la collectivité.

On n’a jamais vu des obsèques d’une telle ampleur et d’une telle ferveur depuis l’enterrement de Georges Leygues, le grand homme historique de la cité, celui qui en a fait une ville et a même dirigé quelques mois le gouvernement de la France, dans les années vingt.

Les curieux venus aux nouvelles réclament, en chuchotant, quelques précisions. On enterre certainement une personnalité de tout premier ordre, sans doute l’un de ces immenses politiciens de rang local, tellement indispensables, qui aura consacré toute son existence à sa petite patrie, contribué à la faire connaître et apprécier dans les arcanes des ministères et déversé sur elle la sainte manne délivrée parcimonieusement par le pouvoir central, ou, mieux encore, la vache à lait bruxelloise.

-« C’est un maire d’autrefois sans doute ?... Ou peut-être même un député... Un sénateur?... Un ancien ministre ?... »

Ceux qui savent ne répondent pas. Que dire d’ailleurs à ces béotiens ? Que l’on porte en terre Scapin ? Cyrano de Bergerac ? Un personnage de la Commedia dell’arte ? L’une de ces figures symboliques qui représentent la joie de vivre, la légèreté, la facétie, la satisfaction intense de se moquer des biens

“Jep”

matériels, tout ce qui caractérise le gascon de toujours, plein de verve, de gaieté, de fantaisie, d'improvisation, ces qualités sans aucun avenir désormais, dans un environnement soumis à la dictature obsédante de l'argent, de la rigueur comptable, de la gravité anglo-saxonne, qui envahissent l'ensemble des activités humaines, insidieusement, et nous fabriquent une planète où tout le monde se ressemble et s'emmerde. Après des siècles de soumission à une religion pétrie de certitudes, nous voici maintenant asservis à la sacro-sainte technocratie industrielle. C'est passer de Charybde à Scylla.

Si l'on voulait entrer dans les détails et évoquer, avec la plupart des spectateurs, ce qui réunit au plus profond de l'être cette foule, on se heurterait probablement à une incompréhension générale. Le rugby? Est-ce bien sérieux? Et qui plus est une variante décalée du rugby officiel, celui des gros manteaux, des palaces discrets, des relations haut placées, du jeu bien ordonné, où tout le monde reste à sa place. On parle même d'une sorte de religion, prétendument réformée, un calvinisme de la Moyenne Garonne, une hérésie contre laquelle les gens cravatés et solennels luttent avec méthode et détermination depuis son apparition en France au premier tiers du XX^e siècle. À Villeneuve-sur-Lot justement!

Dans son homélie, l'abbé cherche à faire revivre une réalité si éloignée de la vie actuelle, qu'elle paraît presque appartenir à une autre planète. Les dimanches de messe, de vêpres, d'enfants de chœur gominés, de processions, de Saint-Sacrement, de roses blanches. Les gens endimanchés, les chapeaux, les jolis atours, les tourtières. L'Artiste, avant de faire sa communion solennelle dans cette même église, qui venait à peine d'être reconstruite, a fait partie de la petite cohorte d'élus en aube de toile immaculée et festons de dentelles, qui attendaient

“Jep”

patiemment la fin des offices pour se précipiter au « Pont de Marot », où se déroulaient les matchs des « grands ». C’était une période rude, mais stable, équilibrée, un temps d’harmonie entre les hommes, avec de l’ouvrage pour tous, à la campagne comme à la ville, des esprits ouverts, de la solidarité vraie. La petite cité était coquette, gaie, enrichie de multiples boutiques qui apportaient de la vie, de l’ambiance, une atmosphère, du mouvement. On sortait à peine d’une terrible épreuve où le pays avait failli sombrer, et les monuments aux morts étaient là, avec leur longue liste de jeunes hommes disparus, pour rappeler le sacrifice de toute une génération.

Devant le prêtre, au premier rang, une famille des plus réduites. L’Artiste n’a pas d’enfants, pas de neveux, de très rares cousins. Malgré des annonces réitérées dans la presse, Sud Ouest et la Dépêche pour une fois réunis, personne ne s’est manifesté et encore moins déplacé, même pas le curé du Tarn-et-Garonne, un parent éloigné, auquel il faisait parfois référence et à qui il rendait soi-disant visite à l’occasion de rencontres sportives à Toulouse ou à Albi. On avait pourtant retardé de plusieurs jours les obsèques, afin de tenter de rassembler un maximum de parents plus ou moins épars. Et pendant tous ces jours, et toutes ces nuits, les « petits de Jep », avaient veillé la dépouille, en se relayant toutes les deux heures.

Personne non plus parmi les anciens amours, les éternelles fiancées, dont certaines avaient tout abandonné pour le suivre. De nombreuses femmes toutes plus charmantes les unes que les autres d’ailleurs, ont fait un bout de chemin avec ce bel homme au teint mat, mince, élancé, gouailleur, mais aucune n’a tenu plus de quelques années, le plus souvent quelques mois seulement. Il n’a jamais pris le temps d’en épouser une, même pas la jolie demoiselle de Saint-Pastour en robe claire,

“Jep”

dont il avait conservé de nombreuses photos, même pas celle qui l’a accompagné trois ans à Saint-Gaudens, lui qui aurait eu tant besoin d’une présence quotidienne attentive et d’un peu de stabilité.

Sa sœur Marguerite, que tout le monde ici appelle «Mimi», est la seule représentante de la famille. Malgré son chagrin, et son handicap - elle sort à peine d’un grave accident vasculaire cérébral- elle s’est habillée avec recherche, comme elle l’a toujours fait. Elle a encore beaucoup d’allure, un chic naturel, une élégance qui lui ont valu, elle aussi, beaucoup de succès et d’hommages. Pendant des années, la plus belle fille de la ville, incontestablement. Mannequin dans une grande maison de couture parisienne, souvent photographiée dans les magazines de mode, elle a connu des périodes de faste, fréquenté des comédiens, des acteurs de cinéma, Roger Hanin, Gérard Lanvin, mais, comme son frère, elle n’a jamais su se construire un avenir confortable et serein. La rumeur publique prétend cependant qu’elle possède des meubles de prix, au deuxième étage de la maison familiale, à côté de la Porte de Paris, immeuble dont son frère occupait le premier niveau dans un appartement sans le moindre confort, comme un vieux garçon éternellement de passage. On dit qu’il aurait même fini par laisser la patience de sa cadette et aurait été obligé de se réfugier à la cité René Rieux, de l’autre côté de la rivière, dans un logis H.L.M. plus que modeste, là même où les «petits» ont veillé sa dépouille durant trois jours.

Au cimetière, de l’autre côté de la ville pourtant, la foule est toujours aussi nombreuse. On a de la peine à la canaliser dans les allées et les employés des Pompes Funèbres ne cessent de retirer des fourgons des gerbes de fleurs, des couronnes, ainsi que des dizaines de simples bouquets anonymes. Bientôt, ils recouvriront complètement la tombe familiale des Lacoste.

“Jep”

Un petit groupe se rassemble autour du président Derieux, le fils de Pierre l'emblématique directeur de la clinique (que certains surnommaient Sainte-Treize au lieu de Sainte-Thérèse!), l'un des plus ardents soutiens du rugby à XIII dans la commune, celui que l'on trouvait chaque dimanche derrière les poteaux du vieux stade, en train de vitupérer contre les joueurs adverses dans un registre de langue d'une surprenante vivacité.

On reconnaît les représentants officiels de la Fédération, plusieurs présidents de grands clubs, tels Toulouse ou Saint-Gaudens dont Jep a fait un champion de France, ainsi que de nombreux internationaux, d'hier et d'aujourd'hui. Même les grands rivaux du XV sont présents! Certes, pas ceux d'Agen, les adversaires irréconciliables, ceux qui ont toujours refusé qu'un match des «hérétiques», même au niveau le plus modeste, puisse obtenir l'autorisation de se dérouler sur le terrain d'Armandie, territoire sacré par excellence, alors qu'il appartient depuis toujours à la ville! Mais de braves gens venus des petits clubs des alentours, qui sont «passés» du XIII au XV, et vice-versa, sans que cela occasionne une révolution dans les chaumières. On remarque aussi l'entraîneur de l'un des grands du championnat de France à XV, qui considérait Jep comme un modèle et se plaît à défier les gardiens du Temple. Ils ne manqueront pas de lui reprocher cet écart impardonnable et le mettront probablement à l'index.

Le chirurgien François Derieux, l'un des chantres du rugby à XIII, va se lancer dans une péroraison de grand style. Il veut faire partager son émotion et la foule est prête à le suivre.

On enterre une «figure», un symbole, un «monument», l'un des fils les plus charismatiques du Villeneuve de toujours, le Fernandel du rugby. C'est grâce à de semblables pionniers, de pareils magiciens, que cette petite ville, qui ne pèse pas lourd au plan démographique dans l'ensemble aquitain et français, est connue du monde entier!

“Jep”

-« Il avait toutes les qualités et tous les défauts possibles, mais ses défauts donnaient à ses qualités une aura exceptionnelle. Jep, tu étais les rires et les pleurs d'une équipe!... Tu étais le cœur de tout un monde où tu avais laissé filer ta vie... »

Sur la tombe, au milieu des fleurs qui retombent en cascades et font comme un tapis multicolore, une simple plaque blanche se détache: «À Jep Lacoste, ses petits reconnaissants». Et ces «petits», peu de gens le savent dans cette foule, ce sont d'anciens joueurs de Villeneuve XIII, souvent internationaux, qui se sont regroupés en association pour aider leur «idole» de toujours à finir sa vie dignement, en lui épargnant notamment tous les soucis minuscules, mais contraignants, qui peuvent envahir jusqu'à l'obsession l'existence des plus fragiles d'entre nous. On se situe ici aux limites extrêmes du soutien moral et économique, dans un contexte délicat sur lequel tout le monde ferme les yeux.

On aura une idée de ce que représentait l'Artiste aux yeux de tous, lorsqu'on relira les quelques mots que chacun a tenu à écrire sur les pages de garde de l'album souvenir que «Manteca», l'un des «petits», lui a consacré. Ils ne visent certes pas à la pérennité littéraire ces hommages tracés par une plume souvent indécise et peu habituée à s'exprimer par ce truchement. Écrits de manière spontanée, avec le cœur à fleur de peau, ils n'en ont que plus de valeur. Dans cet exercice convenu, beaucoup se laissent aller, mais il est des mots et des expressions qui ne trompent pas. *« On n'explique pas Jep... On se souvient!... - Avec toi, c'est une tranche de vie, que tu as rendu merveilleuse, qui fout le camp!.. - Tu nous as fait pleurer de rire, mais aujourd'hui c'est à notre tour de pleurer... - Unique il était, unique il restera... - À mon père spirituel que j'adore! ».*

“Jep”

Les institutionnels, pour la plupart, sentent que l'événement va bien au-delà de la simple disparition d'un homme, fût-il aussi talentueux que Jep Lacoste. C'est toute une époque, et peut-être même l'avenir du rugby de liberté qui vit ici son crépuscule, avec le coucher du soleil derrière le pech de Monfabès. Aussi saluent-ils le « *symbole des belles années du XIII villeneuvois* », « *la mémoire des victoires ovaliennes de Villeneuve XIII et de la France* », « *le fou de rugby, dont la famille était le ballon ovale* » !... *Personne n'est irremplaçable, mais sa disparition creuse un vide bien difficile à combler...* »

On laissera la dernière citation à l'historien du rugby villeneuvois René Verdier qui écrit : « *On me dit que mon vieil ami d'enfance est mort !... Je n'en crois rien. Tant d'événements nous ont rapprochés qu'il sera toujours là... À bientôt Jep !* »

À la fin de cette journée de recueillement, les esprits ne sont pas rassasiés de témoignages de reconnaissance. Le rugby est un sport qui a de la mémoire. De petits groupes se concertent, se rapprochent, confrontent leurs points de vue. Il faut organiser une réunion générale d'hommage, avec l'aide du club, de la municipalité, de la presse. En un moment, la décision est prise, une date choisie, un lieu d'accueil trouvé. Des « sponsors » comme l'on dit aujourd'hui, se présentent spontanément pour assurer le buffet et la décoration de la salle. Des centaines d'invitations vont être lancées, dans la ville et auprès des équipes que Jep Lacoste a entraînées, des anciens internationaux, de la Fédération de rugby à XIII, des élus. On a rarement vu un semblable consensus. Cette disparition, qui bouleverse les cœurs, comme si un élément caractéristique de la cité venait de quitter la scène, rapproche, au-delà de tous les clivages, l'ensemble de ceux qui aiment sincèrement leur petite ville et le sport dont elle demeure un symbole historique.

“Jep”

Le succès va dépasser toutes les espérances. Six cents personnes vont se présenter devant le théâtre au mois de novembre suivant! On bourre la salle, aux murs couverts de posters de l'Artiste, jusqu'à la gueule. À la tribune, le député, les conseillers généraux, les maires de tous les villages d'alentour, le premier magistrat de Villeneuve, les représentants de la fédération, les dirigeants du club. Tous les autres sports sont représentés. On ne peut accueillir tout le monde. Dans la foule, certes une majorité de contemporains de Jep, la plupart en costume-cravate, mais aussi beaucoup de jeunes, en polo et en jean, pratiquants ou non du rugby. Qui peut se vanter, même parmi les élus les plus charismatiques, d'avoir eu un tel plateau à l'occasion de sa disparition? Seules les vedettes du cinéma, du théâtre ou du sport atteignent à un tel degré de notoriété authentique.

Il fait une chaleur de four, malgré une fin d'automne assez fraîche. On distribue une plaquette, réalisée par Villeneuve XIII, qui revient sur la carrière du joueur et de l'entraîneur. Les entreprises et les commerces de la place se sont bousculés pour y figurer. Sur la couverture, une photographie du héros, avec son éternelle casquette et un large sourire, sur un arrière-plan de pelouse et de joueurs. Un symbole de la simplicité et de la bonne humeur éternelle de Jep. Le maire de la ville, l'avocat Georges Lapeyronie, qui a partagé avec l'Artiste des décennies de complicité amicale et d'intelligence sur l'essentiel, sait trouver les mots pour émouvoir le public jusqu'aux larmes.

-« Salut Jep! Adieu cher compagnon d'une jeunesse où le soleil était plus chaud, le ciel plus léger, les amours sincères, les amitiés fidèles, l'horizon ouvert... »

Il rappelle un épisode mal connu de l'existence d'André Lacoste, sa conduite courageuse pendant la guerre, dans un camp et une entreprise du Service du Travail Obligatoire, en Haute-Silésie,

“Jep”

dans la partie de la Pologne annexée par le Reich. L'Artiste a utilisé là encore, malgré sa méconnaissance de la langue des vainqueurs, des trésors de fantaisie et d'inventions pour défendre ses camarades, les inciter au ralentissement de la production et irriter quotidiennement, au-delà de ce qui paraît possible vu les circonstances, les gardiens du camp et les dirigeants de l'usine dans laquelle il travaillait. Ainsi, un jour, franchit-il les limites imparties avec un seau d'eau à chaque main, comme s'il avait reçu l'ordre de les porter à l'extérieur. Une sentinelle, du haut d'un mirador, s'amuse à tirer sur les seaux pour les vider, mais Jep poursuit son chemin, imperturbable!

Il va rentrer à Villeneuve après mille péripéties, depuis le port russe d'Odessa, mais dans un état de délabrement physique qui va lui interdire, pendant plusieurs années, de reprendre le rugby au niveau qu'il aurait souhaité.

-« C'est toute une génération, la nôtre, qui aujourd'hui lève l'ancre... Et tu étais porteur, sans le savoir, dans ta modestie et ta gentillesse, d'une partie de son message. Tes camarades et ceux qui furent tes élèves, parleront longtemps de toi, de ton rugby, de ta joie de vivre, de l'amour que tu portais à ta Cité!... »

Et les prises de parole vont se succéder. La plus émouvante appartiendra bien sûr à René Verdier, l'historien du rugby à XIII, camarade d'enfance de Jep. Il évoquera les années en culottes courtes, l'école, les matchs acharnés devant la Tour de Paris, dégagée en ces temps héroïques de toute circulation automobile, de deux bandes de gosses extraordinairement dégourdis et doués, qui faisaient le spectacle devant les notables et les curieux des divers cafés qui se succédaient alors sur le boulevard. De ces rencontres épiques, sont sortis beaucoup de ceux qui ont fait ensuite la réputation sportive de la ville! Et Jep figurait parmi les plus souples, les plus décidés.

“Jep”

Il était déjà une tête, un meneur d'hommes. Il comprenait tout et devinait le reste. Et il avait d'emblée cette facilité de parole, cette aisance dans la répartie, qui seront ses « marques de fabrique ».

-« Lorsqu'on a vécu cette amitié, ces confidences... lorsque toute une vie de conteur des stades a été faite à ses côtés, comment ne pas ressentir, à l'heure du déchirement, une terrible brûlure au fond de son être?... »

Le docteur François Mourgues, longtemps président de Villeneuve XIII, journaliste et écrivain à ses heures, se fend d'un poème, dans lequel il dit un « Adieu » émouvant à son vieil ami.

-« Tu étais un seigneur Jep! Mais de tout cela la mort se moque... Laisse-la ricaner... Nous sommes tous là : treize maillots verts, treize joueurs, treize copains pour faire ton équipe... C'est l'héritage que tu avais reçu et que tu nous laisses... Sur la page blanche du temps s'inscrit une nouvelle saison... »

Jep entre dans l'histoire. Les vrais amis s'attardent jusqu'au milieu de la nuit pour évoquer encore, à la porte du théâtre, ce qu'a été la vie de ce prodigieux bonhomme.

-« Qui n'a pas entendu rire Jep ne sait pas ce qu'est la vraie joie!... Qui ne l'a pas entendu conter une histoire, ne sait pas ce qu'est la verve, l'esprit, l'imagination foisonnante!... »

La brochure de l'U.S.V. est largement distribuée. Elle sert à la fois d'hommage au disparu et de lancement de la saison 1988-1989. Lorsqu'on la regarde attentivement aujourd'hui elle nous paraît emblématique de la crise dans laquelle va entrer le rugby à XIII et qui aboutira à un affaiblissement dont on ne sait comment il s'en sortira. Pas de photos en couleur, quelques rares articles de fond, un calendrier du championnat qui trahit déjà l'ampleur du malaise. Avec la présence d'une

“Jep”

seule grande ville, peu de participants au plus haut niveau, aucune implantation au nord de la Loire, rien à Paris, dans un pays aussi centralisé, où il aurait fallu occuper des créneaux stratégiques pour se faire entendre et apprécier du grand public, surtout en ces temps de développement rapide de l’audiovisuel public ou privé.

Un film d’amateur est tourné à l’occasion de cette rencontre. Le cameraman s’attarde longuement sur les visages des participants, surtout dans la salle qui accueille le cocktail. Les conversations ont l’air de partir dans tous les sens, surtout celles des élus, qui en profitent peut-être pour approfondir tel ou tel point de doctrine. L’oubli serait-il déjà en marche ? Pour ne pas qu’il s’installe prématurément, les « petits de Jep » arrachent aux institutionnels la promesse de matérialiser la mémoire de l’Artiste par une plaque ou une stèle qui serait placée en un lieu emblématique de la ville. Le maire promet et René Verdier s’engage à suivre de près ce dossier

Finalement, deux années plus tard, en septembre 2000, une plaque sera érigée sur le mur du club-house de l’espace sportif d’Eysses, derrière la nouvelle caserne des pompiers, au milieu de terrains occupés essentiellement par de jeunes footballeurs. L’esprit œcuménique de Jep n’y verrait certainement aucun inconvénient, mais l’emplacement demeure peu connu du grand public. On créera aussi un challenge de rugby à VII, le « trophée Jep Lacoste », qui rassemblera douze clubs du sud-ouest, dont deux quinzistes, et qui sera inauguré par le président de la fédération et le fameux « Pipette », l’arrière emblématique du XIII Catalan.

Une dernière cérémonie, plus surprenante et plus inattendue encore, va se tenir dans un garage où les « petits de Jep » ont

“Jep”

regroupé tous les souvenirs, sportifs ou personnels, glanés par leur idole au cours de ses quarante années de pratique de joueur et d'entraîneur. Sa sœur n'en a que faire et il est malheureusement probable qu'elle les disperserait ou même les ferait disparaître sans le moindre scrupule. Il y a là quelques documents officiels, en particulier un carnet de travail, rédigé en allemand, souvenir des années de S.T.O., mais surtout de multiples colifichets ramenés des voyages en Grande-Bretagne ou aux antipodes, des stylos, des billets, des brouillons où l'entraîneur avait rédigé en toute hâte des compositions d'équipes, avant une rencontre décisive, des photos d'autrefois, certaines originales, uniques, des extraits de presse, des programmes des clubs les plus huppés de la Rugby League. Jusqu'aux deux sifflets, au bout d'une ficelle, dont Jep se servait, à la fin de sa carrière, lorsqu'il était devenu, grâce à l'appui de la mairie, moniteur de gymnastique au collègue Crochepierre à Courbiac.

Ce « partage amical des dépouilles » a une valeur hautement symbolique. Chacune de ces pièces, si modeste soit-elle, représente beaucoup pour les présents. Elle est le plus souvent chargée d'images précises, vivantes, enfouies au plus profond de la mémoire et qui surgissent à nouveau avec une force qui fait monter les larmes. La distribution se fait en silence, en toute fraternité, sous la forme d'un simulacre de tombola, sans que jamais l'un des présents n'insiste si un autre paraît intéressé par tel ou tel objet. On aurait pu faire un musée de l'ensemble de ces pièces, rassemblées tout au long d'une carrière presque entièrement dévouée au rugby à XIII. Et peut-être aurait-on dû le faire, dans cette ville où l'aventure avait commencé, au mois de mai 1934.

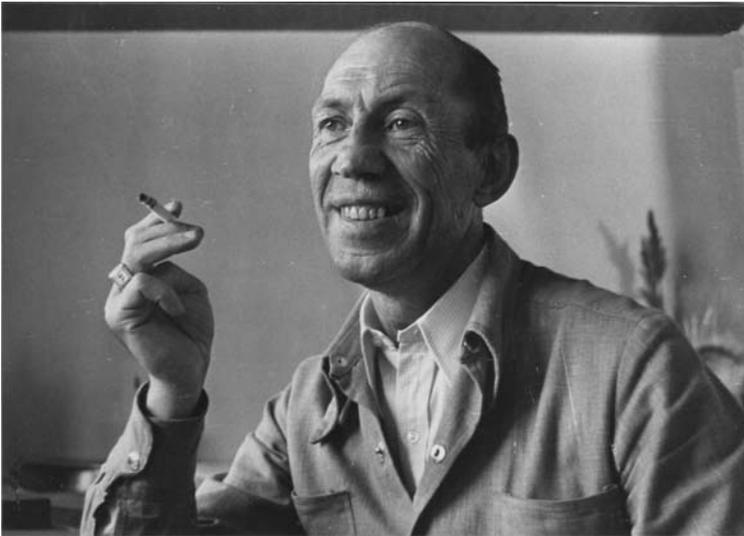
Peut-être aurait-il fallu, par le biais de cette exposition permanente, au moment où ce sport de liberté et de vérité connaissait

“Jep”

un premier décrochage préoccupant, relancer l'intérêt du grand public pour le « rugby interdit » ?

*« Dins nostro siecle de lumieras,
Enbenton de milo maniero
E sen que pu leu enterras... »*

Paul Froment.



“Jep”



*Un garçon épanoui, soigné, souriant, à la raie de côté
impeccablement tracée...*

UNE JEUNESSE VILLENEUVOISE

André Marius LACOSTE, le futur «Jep», est né le 11 février 1922, à... Toulouse! Dans le quartier populaire de la place Saint-Michel, pas très éloigné du stade des Minimes, ancien fief de la «Vierge Rouge». Sa mère Élise était d'ailleurs née dans le même quartier. Mais à peine remis des émotions de l'accouchement, ses parents reviennent à Villeneuve-sur-Lot, le 21 du même mois et ne quitteront plus la bastide. Ce retour est prévu de longue date, car Omer, le père, doit reprendre un magasin de réparations et de vente de cycles et de motos, remarquablement situé, en pleine ville, à l'angle de la place de la Révolution et de la rue Sainte-Catherine. La concurrence est rude dans la cité, car la «petite reine» est à son apogée et pas moins de cinq boutiques du même secteur professionnel se partagent une clientèle avide de nouveautés et passionnée, notamment par les exploits des «géants de la route».

Ses parents appartiennent à cette toute petite bourgeoisie commerçante qui constitue l'ossature des sous-préfectures de l'époque et assure la stabilité et la pérennité du régime républicain. Rigueur et morale intransigeante, respect de la clientèle, amour du travail bien fait, constituent les fondamentaux de cette classe sociale, qui tient à son rang, et se démarque des ouvriers et des paysans, en s'efforçant notamment de ne jamais employer la langue d'oc en famille.

“Jep”

Elle fréquente volontiers l'église en compagnie des membres des vieilles dynasties des tissus et de la basoche, et ne plaisante pas en ce qui concerne la discipline et l'honnêteté. Si l'on récolte une punition en classe, on est assuré d'une raclée en revenant à la maison ! Ou pour le moins d'une baffé retentissante ! Car il ne viendrait à l'imagination de personne que les saints laïques qui officient du haut de leur chaire puissent se tromper ou discriminer qui que ce soit.

L'école, André va la découvrir rapidement, dès l'âge de trois ans, à deux pas de chez lui, au groupe Jean Jaurès, dans lequel se retrouvent tous les fils des commerçants du centre-ville.

À partir du cours élémentaire, c'est l'exaltation de la Patrie, les pleins et les déliés, les départements, la soumission absolue aux règles de l'orthographe et du langage académique, éléments de base d'un apprentissage plus exigeant qu'on ne le pense. Volontiers accompagné des traditionnels coups de règle et autres tirages de petits cheveux, qui faisaient partie du contexte sans que personne ne s'en émeuve. Il faut dire qu'il y a du monde dans les classes, jusqu'à trente cinq élèves et parfois plus. L'époque n'est pas à la douceur, à l'exaltation de « l'enfant roi », aux démarches protestataires, mais les résultats obtenus, les connaissances acquises, quand elles le sont, se maintiennent toute la vie. On a oublié aujourd'hui, où personne n'écrit plus, combien nos anciens savaient rédiger de courtes lettres sans une faute, sans une erreur de syntaxe. Un bagage minimal, mais essentiel.

Mais c'est aussi l'école des tabliers noirs qui atténuent les différences entre les classes sociales, des sandales de cuir, des ardoises ardemment tendues vers le maître au cours des séances de calcul mental, des récitations par cœur face aux autres, pour s'affirmer devant la classe entière, des parties de billes à la récréation.

“Jep”

André est un élève moyen, intelligent mais souvent distrait, qui a de la peine à fixer son attention sur un exercice ou un document. Il a du mal aussi à maîtriser sa langue, déjà acérée et volubile. Toujours de bonne humeur, volontiers espiègle, il fait souvent éclater de rire ses camarades par une répartie qui laisse deviner un potentiel d'une grande richesse, mais qui agace le maître et a tendance à lui attirer remarques désobligeantes et punitions. Au fil des années, il devient cependant une sorte de leader, avec son condisciple René Verdier. Il saisit vite, mais, un peu trop impatient, ne prend pas toujours le temps de formuler, ni d'aller au fond des choses.

Deux photographies de grand format, du début des années trente, nous montrent un garçon épanoui, soigné, souriant, à la raie de côté impeccablement tracée, un modèle de gamin gominé de cette classe marchande active et optimiste, toujours soucieuse de tenir son rang. La photo de la Communion Solennelle, particulièrement léchée, est emblématique de cet appétit de reconnaissance sociale avec la pose très étudiée, les longs bas blancs, le brassard immaculé, les mains gantées serrées sur un missel et s'appuyant négligemment sur un prie-Dieu garni de velours. Une œuvre d'artiste, de professionnel, pour laquelle il a fallu certainement faire des sacrifices.

À onze ans, ses parents voudront lui faire tâter d'un enseignement un peu plus diversifié, dans une Institution de la ville, une sorte de collège informel où l'on pratique une énergique remise à niveau. Mais il ne s'y fera pas, n'ayant aucune disposition pour les activités purement intellectuelles. Aussi, après le Certificat d'Études, obtenu sans difficultés au début de juillet 1935, son père le place en apprentissage aux établissements Bournac, une manufacture de chaussures fondée par un coureur cycliste local très connu.

"Jep"

La fabrique tourne à plein régime et rassemble près de deux cents ouvriers, avenue Gambetta. Il y apprendra le métier de mécanicien, sur les nombreuses machines de l'entreprise et déclarera désormais faire partie de cette profession sur les documents officiels, bien qu'il ne la pratique que de manière très occasionnelle.



Jep, avec les "minots" au Pont de Marot